

La question métisse: entre la polyvalence et l'ambivalence identitaires

La parution de ce numéro thématique des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* coïncide avec le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO). D'associer ainsi la question métisse au paradigme de la francophonie de l'Ouest s'inscrit nettement dans une tradition intellectuelle et sociopolitique, chère au CEFCO, mais reflète également le renouvellement, somme toute récent, du questionnement à l'égard des constructions, déconstructions et reconstructions identitaires.

La recherche sur le métissage culturel et sur les communautés métisses a littéralement explosé au cours des trois dernières décennies, et ce, au sein d'un très large éventail de disciplines. La reconnaissance officielle des Métis comme peuple autochtone depuis 1982 ainsi que la question politique et juridique, encore irrésolue, au sujet des droits ancestraux et territoriaux, ne sont pas étrangères à ce regain d'intérêt des chercheurs pour l'histoire, l'anthropologie, la sociologie et la culture métisses. L'importance croissante du concept de métissage dans les analyses postmodernistes et post-colonialistes de notre monde aux frontières mouvantes explique également la fascination dont fait l'objet l'expérience historique des Métis nord-américains. Longtemps dépeints comme le vestige d'un passé révolu, comme un anachronisme condamné à disparaître tôt ou tard, les Métis sont généralement reconnus de nos jours comme un peuple à part entière, voire même comme une nouvelle ethnie, comme une nouvelle nation qui a émergé à la «frontière» des contacts et des échanges entre Amérindiens et Européens.

Par ailleurs, l'explosion du savoir et du questionnement autour des Métis a conduit simultanément à l'éclatement même de plusieurs certitudes ou «vérités». Derrière l'apparente uniformité et unicité qu'appelle une notion

comme celle de nation, on découvre de nombreuses fissures, plusieurs distinctions et divisions, tant sur le plan économique que sexuel, culturel, régional et politique. De plus, la définition usuelle de l'identité métisse s'embrouille ou s'effiloche à mesure que nous découvrons des parcours individuels et familiaux, si distincts et originaux les uns des autres qu'il devient très difficile de les fondre ensemble dans un grand récit collectif. La pluralité, la fluidité identitaire est également un flou, une ambivalence identitaire. L'identité métisse ne se vit pas toujours sans tension ni malaise à la frontière, dans cet entre-deux, sur la double marge. Face à l'affirmation et à l'expression de la différence, il y a la volonté d'intégration, l'aspiration à imiter, voire à devenir l'autre. Et puis, il y a précisément les autres, surtout ceux pour qui leur propre valorisation identitaire s'appuie sur la dévalorisation, la négation et le rejet du métissage, au nom d'une certaine uniformité, d'une certaine intégrité, d'une certaine pureté «nationales». La perception du Métis comme étant au milieu de rien et de nulle part, comme étant à l'extérieur des frontières pour y demeurer est une importante et lourde tradition raciste du colonialisme euro-canadien, francophone comme anglophone, qui a directement contribué à la fabrication d'images condescendantes et discriminatoires à l'égard de la culture métisse. Les Métis n'ont eu d'autre choix que de composer avec ces images d'eux-mêmes dans leur propre ambivalence historique entre mimétisme et altérité, entre intégration et marginalisation. Plus que jamais, les notions de nation et d'identité collective apparaissent comme des constructions idéologiques et politiques.

Les études réunies dans ce numéro thématique apportent chacune une contribution importante – et en français! – à la problématique identitaire dans le contexte du métissage culturel, et bien sûr, dans le cadre de l'expérience métisse dans l'Ouest canadien. Les deux premiers textes du recueil nous plongent au cœur du dilemme identitaire métis. En s'inspirant de la théorie critique appliquée à la discipline géographique, Étienne Rivard propose une relecture de la cartographie coloniale de l'Ouest pour révéler, après celle des Amérindiens, l'empreinte métisse sur le territoire, telle que représentée par la toponymie. Dépendant des guides et interprètes métis dans leurs travaux de recensement et

d'arpentage, les cartographes canadiens du XIX^e siècle n'ont d'autre choix que de reproduire sur leurs cartes et dessins l'appropriation symbolique du territoire par les Métis. Cette territorialité métisse, comme l'expression d'une identité collective inscrite dans la géographie, en plus de nous révéler l'étendue du pays métis qui déborde largement les frontières de la vallée de la rivière Rouge, nous en dit beaucoup également sur la mobilité spatiale des Métis au XIX^e siècle et, par ricochet, sur la mobilité identitaire métisse. Étienne Rivard soulève le paradoxe de la dualité socioculturelle métisse comme fondement à la formation et à l'expression d'une identité unique.

Carolyn Podruchny nous fait partager le résultat de son travail de reconstitution du parcours identitaire de Joseph Constant et de sa famille au Pas, de 1773 à 1853. Cette biographie d'une famille métisse, aux prises avec les diverses influences religieuses amérindiennes, catholiques et protestantes qui pénètrent la région et divisent les membres d'une même famille, révèle la complexité de la construction et de la reconstruction identitaires à la frontière des contacts interculturels. Cette étude de cas illustre bien le phénomène de la fluidité des catégories raciales et culturelles et leur manipulation par les individus dans leurs rapports de pouvoir au sein d'une communauté. Au delà de la génétique, qui définit la famille Constant comme étant métisse, nous trouvons une trame socio-historique indéterminée qui se caractérise, entre autres, par une variété de parcours identitaires possibles.

Ces deux dernières études constituent de bons exemples illustrant comment les chercheurs réussissent, tant bien que mal, à exploiter des sources extérieures aux Métis, les témoignages de l'«Autre», afin de combler et de contourner le peu de traces écrites laissées par les Métis eux-mêmes, des communautés culturelles essentiellement orales, à l'instar de leur ancêtres amérindiens. Mais ce qui pour les uns s'avère un obstacle à la connaissance, pour les acteurs eux-mêmes, pour des générations successives de familles métisses, l'oralité définit le mode privilégié de transmission du savoir et de la mémoire. L'émergence et la pratique d'une langue métissée distincte dans l'Ouest, le *mitchif*, amalgame complexe du

français, de l'anglais, du cri et de l'oïbhwé, est un témoignage direct, non seulement de cet espace intermédiaire, et donc central, qu'ont occupés les Métis pendant près d'un siècle, mais également de la nouveauté qui naît du contact, du rapport entre des cultures différentes. Tout au long de son analyse linguistique d'un «texte oral» métis, Robert A. Papen nous montre bien l'ambivalence entre oralité et textualité, tout en offrant un exemple de transmission d'images et de représentations de faits ou d'événements qui définissent cette mémoire collective.

Lise Gaboury-Diallo nous convie à découvrir la dimension poétique de la langue métissée, à travers deux textes de George Morrisette. Celui-ci est d'emblée un cas des plus intéressants: né de parents ukrainiens, il est adopté et élevé au sein de la communauté métisse de Saint-Boniface et de Saint-Vital. George Morrisette, un Métis sans papiers d'identité? Les deux poèmes reproduits ici évoquent l'immédiat après-guerre, mais le premier, «Le pique-nique des Purs, 1946», nous renvoie avec nostalgie à l'enfance du poète et à la fête métisse du printemps de 1946, une occasion propice au souvenir, nostalgique ici aussi, de l'âge d'or du temps de la prairie ouverte. En plus du recours à l'expression pour le moins ambiguë et paradoxale de «Purs» pour désigner les Métis de la Rivière-Rouge, le poème est une autre bonne illustration d'un «texte oral», avec cette fois-ci une insistance sur les effets poétiques d'une langue métissée.

Une autre variante du «texte oral» est représentée par les deux récits de Gabriel Dumont, présentés et annotés par Denis Combet. Malgré le problème de la transcription écrite des récits oraux de Dumont qui fut réalisée par une personne qui demeure inconnue et qui laisse supposer qu'un certain travail d'édition aurait été effectué *a posteriori*, les récits n'en sont pas moins des témoignages particulièrement intéressants sur les relations entre Métis et Amérindiens dans la plaine ainsi que sur certaines dimensions importantes de la résistance métisse de 1885. Denis Combet nous signale le caractère quelque peu apologétique des récits où Dumont n'hésite pas, semble-t-il, à se donner le beau rôle, notamment par rapport au comportement de Louis Riel à Batoche. Mais Dumont livre également un témoignage éloquent sur le

caractère spontané et improvisé du soulèvement métis. L'indécision, la peur et les signes de dissension au sein des familles et de la communauté révèlent la dimension profondément humaine des événements dramatiques et tragiques de 1885.

Sandrine Hallion Bres a eu recours à l'enquête orale auprès d'un échantillon de francophones du Manitoba pour sonder leurs perceptions et représentations de l'histoire de la province. La centralité du personnage de Louis Riel ressort nettement des témoignages, et le fait qu'il soit d'abord et avant tout perçu comme le héros de la résistance francophone dans l'Ouest reflète bien, semble-t-il, le processus de réappropriation dont il a été l'objet, ainsi que l'ambivalence identitaire pour les Métis de langue française entre leur héritage autochtone et leur sentiment d'appartenance au Canada français. Il est également significatif que la controverse autour de la statue de Riel ait été évoquée au cours de l'enquête. Le rejet de l'œuvre réalisée par Marcien LeMay par une portion significative de la population franco-manitobaine, ainsi que par la majorité des porte-parole métis nous en dit beaucoup sur l'importance politique des représentations du passé, sur l'enjeu politique de la construction d'une mémoire collective.

Curieusement, cette controverse autour du monument Riel, une controverse qui a d'ailleurs resurgi lors du déménagement de la statue sur son site actuel au Collège universitaire de Saint-Boniface, a fait peu de cas de l'artiste ou de sa démarche. C'est ce vide que s'est proposée de combler Louise Duguay en montant une exposition sur Marcien LeMay qui est en partie reproduite dans le présent numéro. L'exposition s'éloigne volontairement de la controverse politique pour donner la parole à l'artiste qui retrace sa réflexion, le choix inusité et innovateur du matériau et des techniques utilisées ainsi que les étapes de réalisation qui ont conduit à la création d'une représentation stylisée et symbolique du fondateur du Manitoba.

C'est Pamela V. Sing qui, sans doute, signe le texte le plus engagé du numéro. Se demandant si le constat d'un glissement du français vers l'anglais comme langue d'écriture chez les Métis ne serait pas le reflet ou la conséquence d'un

rendez-vous manqué au sein de la francophonie de l'Ouest canadien, elle propose de retrouver certaines traces du clivage identitaire dans le traitement et les représentations écrites réservées à la langue métisse dans la littérature. Elle n'hésite pas à soutenir que les représentations péjoratives du *mitchif* dans la littérature canadienne-française de l'Ouest et, tout compte fait, son rejet comme enrichissement linguistique et littéraire, auraient non seulement évincé les Métis de l'univers littéraire francophone mais auraient également privé la littérature francophone d'une possibilité de dépassement créateur. Pamela Sing soulève également le malaise que semblent éprouver certains écrivains métis contemporains, des femmes surtout, face à l'héritage francophone de leur culture, un héritage qui est de plus en plus réduit à un vague souvenir d'enfance et de famille et qui ne contribue que très peu à nourrir leur identité métisse contemporaine.

Mais tout n'est peut-être pas perdu, pourrait rétorquer Benoit Doyon-Gosselin qui, dans le dernier texte du numéro, nous propose une analyse du personnage de la Métisse dans le roman de J. R. Léveillé, *Le soleil du lac qui se couche*. Comme le souligne Benoit Doyon-Gosselin, le métissage est omniprésent dans cette œuvre, tant de par l'identité des personnages que comme procédé littéraire. La Métisse négocie son identité dans le rapport qu'elle noue entre la tradition historique de son peuple et le monde moderne et urbain auquel elle appartient tout autant. À sa façon bien à lui, J. R. Léveillé repositionne le métissage culturel au centre de ce qui s'annonce peut-être comme un nouveau «Nouveau Monde».

Luc Côté
et

Raymond Théberge
Collège universitaire de Saint-Boniface